

ILS SE SOUVIENNENT...

La petite histoire dans la grande

Il y a tout juste un demi-siècle, je suis arrivée dans la section d'anglais (comme on l'appelait à l'époque), où j'allais connaître trente-quatre rentrées. En me remémorant la petite histoire de ces années, je prends conscience de certains changements qui sont intervenus et qui trouvent très certainement leur place dans la grande histoire de l'uB.

Tout d'abord, l'ouverture « à l'international ». La lecture des chroniques de Marie-Odile Bernez nous renseigne sur un certain rayonnement international avec la présence d'étudiants américains dès les années 1930. Toujours est-il qu'à mon arrivée en 1972, en dehors de la petite équipe de lecteurs britanniques et américains dont je faisais partie, il n'y avait qu'un seul enseignant anglophone, Terence McCarthy. Arrivant de mon université britannique, où les départements de langues comptaient de nombreux enseignants étrangers, cela m'a paru, à vrai dire, plutôt étrange. Au cours des années, et avec le changement permettant l'intégration d'enseignants étrangers, le nombre d'anglophones, naturalisés français ou non, s'est accru. Et en même temps, aux quelques échanges confidentiels d'étudiants s'ajoutaient les conventions entre universités et, surtout, les programmes Erasmus. Cette ouverture devait permettre les échanges fructueux d'étudiants et d'enseignants qui sont acquis aujourd'hui, profitant mutuellement aux participants, aux établissements et, *in fine*, aux pays partenaires. Quel crève-cœur alors de voir le Royaume-Uni quitter l'Union Européenne, avec tous les freins à la mobilité que cela entraîne, portant tort notamment à de nombreux jeunes de chaque côté de la Manche. Gageons que les « *returners* » des générations futures mettront fin à cette anomalie et que le Royaume-Uni retrouvera vite le chemin de l'Europe.

Autre changement au cours de ce demi-siècle : la visibilité accrue des femmes. Là encore, les chroniques de Marie-Odile nous éclairent sur le chemin parcouru de certaines femmes linguistes. A mon arrivée, les étudiantes étaient déjà largement majoritaires dans la Faculté des Langues et pourtant les enseignantes restaient minoritaires. Les décennies qui ont suivi devaient voir l'inversement total de cette situation et, par conséquent, l'arrivée de femmes aux postes clés des départements et de l'UFR. Comme illustration des petits changements qui ont pu faciliter la vie des enseignantes, j'ai envie de partager ici un souvenir très personnel. C'était en 1981, et je devais informer mon chef de section, François Pitavy à l'époque, de ma demande d'un deuxième congé de maternité. Consciente des difficultés que cela allait représenter pour le bon fonctionnement de la section, et surtout pour le vice-président chargé des emplois du temps, j'avais beaucoup d'appréhension, voire de scrupules, au moment de composer le numéro de téléphone. Quel a été mon soulagement lorsque, au bout du fil, François m'a interrompue immédiatement avec « Mais, c'est merveilleux ! ». Je souhaite à toutes la même chance !

Enfin, le demi-siècle écoulé aura été dans tous les domaines celui de la révolution technologique, et l'enseignement des langues ne devait pas faire exception. A mon arrivée, la Faculté disposait d'un laboratoire, créé par Lucien Cherchi, auteur d'une excellente

méthode de prononciation de l'anglais, produite sur bandes magnétiques. En tant que lectrice, je devais être rapidement initiée aux mystères du fonctionnement du laboratoire et j'ai eu la chance de bénéficier du soutien patient et indéfectible de Michel Lerat, technicien nouvellement nommé. La gestion de ce petit univers au 1^{er} étage de la Faculté était confiée à la très maternelle Madame Abécassis, dépositaire des soucis de tous, et bientôt remplacée par la jeune Christine Machuraux. Par la suite, le sourire de Christine et la bonne humeur de Michel allaient accompagner tous les grands changements liés à l'arrivée des nouvelles technologies : le déménagement du laboratoire à l'extension Lettres et sa transformation en médiathèque du 21^{ème} siècle. Il est sans doute difficile pour des générations actuelles, bercées par l'informatique, d'imaginer ce monde d'avant, sans écran, pas si loin pourtant, et qui produisait néanmoins de très bons linguistes !

Je garde un souvenir ému de ces années, tout en me demandant quels seront les changements au cours du prochain demi-siècle. Bonne continuation à tous ceux qui sont en train d'écrire ces nouvelles pages de l'histoire de l'uB.

Margaret Scollen-Tomarchio
Section d'anglais, 1972-2006

